

Jean-Loup Amselle

L'AFRIQUE : UN PARC À THÈMES

« Semblable à l'obi des nègres,
au sagamore des sauvages »
Balzac, *Louis Lambert*

A l'instar de Michel Foucault qui, dans *La Volonté de Savoir*, mettait en avant, à l'encontre de la thématique omniprésente de la répression du sexe, la proximité du discours sur la sexualité dans l'histoire occidentale, on peut se demander si le même type de réflexion ne peut pas légitimement s'appliquer à l'Afrique. En d'autres termes, contrairement à ce qu'affirment et les spécialistes de l'Afrique et les tiers-mondistes, on peut soutenir l'idée que l'Afrique, ou tout du moins sa représentation, occupe une place majeure dans l'imaginaire occidental. A l'inverse d'une Afrique vue comme délaissée, malade, économiquement exsangue et intellectuellement peu attractive, il faut souligner le sur-investissement, affectif, libidinal dont est l'objet aujourd'hui ce continent, et l'on voudrait ici mettre au jour les « rapports sexuels » qui unissent l'Occident à l'Afrique, autrement dit l'ambivalence profonde de notre rapport à celle-ci.

En effet, il ne paraît pas exagéré de voir dans le rapport de l'Occident à l'Afrique quelque chose qui serait de l'ordre du *sublime* au sens où l'entendaient Burke et Kant, c'est-à-dire, pour utiliser un oxymore, de l'ordre de la délicieuse frayeur, délicieuse frayeur qui nous saisit lorsque nous faisons, d'une manière ou d'une autre, référence à cette dernière.

Cette image du sublime africain ou cette image subliminale de

l'Afrique traduit bien la place contradictoire que ce continent occupe dans notre inconscient, celle d'une entité dégénérée d'une part, celle d'une source de régénération d'autre part.

UN SANG D'ENCRE

Même si dans *De la dégénération des animaux*, Buffon situe les Noirs au-dessus des Lapons, il n'en estime pas moins que les Africains et les Antillais, en raison des conditions climatiques dans lesquelles ils vivent, sont incapables de développer pleinement les aptitudes intellectuelles que l'on observe chez les Européens. Certes il faut noter en contrepoint que cette thématique de la dégénération, ou de la dégénérescence intellectuelle, se double chez Buffon, comme plus tard chez Gobineau, de l'attribution aux Africains de qualités émotives, thématique qui fournira le fonds de commerce — comme on le verra plus loin — des primitivismes de tout poil, qu'il s'agisse du panafricanisme, de la négritude ou de l'afrocentrisme. Cependant, la tendance générale est de voir en l'Afrique un continent « sous-développé », que ce sous-développement soit dû au climat, à l'isolement économique ou historique (Hegel, Braudel) ou à tout autre facteur. Le verdict est donc clair : l'Afrique est un continent maudit, cette malédiction étant elle-même le produit de l'exégèse biblique laquelle, depuis le IV^e siècle de notre ère, voit dans les Africains noirs, la descendance du Cham de l'Ancien Testament. Or c'est toujours cette configuration qui forme la matrice des perceptions occidentales relatives à l'Afrique, c'est toujours celle-ci qui enferme ce continent dans le cercle vicieux de la pauvreté, de la corruption, des maladies et des guerres tribales.

Pour les bailleurs de fonds de tous ordres (organisations internationales, grandes puissances, organisations non gouvernementales) ainsi que pour les médias, l'Afrique est en effet le continent par excellence de la misère, au point qu'Afrique et pauvreté deviennent dans cette perspective largement synonymes. La représentation de l'Afrique telle qu'elle est véhiculée par les médias tourne en effet largement autour du thème des corps décharnés, corps décharnés qui sont montrés *ad nauseam* dans les reportages traitant des famines. S'il en est ainsi, c'est parce que l'attention portée sur la pauvreté et la maladie est un des éléments essentiels de la « charité

business », laquelle repose sur la mobilisation et la culpabilisation renouvelées de larges fractions de la population européenne et nord-américaine. A cette pauvreté essentielle et principielle, résultant elle-même d'une marginalisation économique (moins de 2 % des échanges mondiaux, dette globale de 334 milliards de dollars), est associée toute une série d'autres facteurs qui concourent à faire de l'Afrique un continent à part.

A la fin des années 1980 et au début des années 1990, les politologues africanistes mettent ainsi l'accent sur le thème de la corruption, corruption qui, sous les concepts de « néo-patrimonialisme » et de « politique du ventre », est vue comme étant une caractéristique culturelle fondamentale du continent africain. Se ralliant à cette idée, le Fonds monétaire international et la Banque mondiale subordonnent l'attribution de l'aide internationale — ce que ces organismes nomment la « conditionnalité » — à des critères de bonne « gouvernance », c'est-à-dire à des critères censés régir la chose publique (*res publica*) des appareils d'Etat occidentaux, mais se trouvent — à la grande allégresse des dirigeants africains — à leur tour pris au piège lorsque les mêmes phénomènes sont repérés, toutes choses égales d'ailleurs, dans les pays occidentaux. Autrement dit, ce qu'il aurait été préférable d'appréhender au travers d'une analyse mettant au premier plan les notions d'usage légitime du pouvoir d'une part et d'abus de ce même pouvoir d'autre part, et donc d'une vision transculturelle des formes d'appropriation et de redistribution des ressources, a été exclusivement imputé aux caractéristiques mêmes d'une entité géographico-culturelle.

En culturalisant la corruption¹, ce type d'analyse ignorait — et ceci est le plus important — le caractère universel de cette dernière, celui reliant, de façon pratique cette fois, la corruption des Etats africains à la corruption de l'Etat français (la « Françafrique ») notamment à travers les nombreuses et fameuses affaires Elf².

De la corruption au tribalisme et au génocide, il n'y a qu'un pas puisque la corruption serait liée, voire engendrée, selon ces mêmes politologues, par le tribalisme. Incapables de se doter de sociétés

1. Voir, ici même, l'étude de Tarik Dahou.

2. Cf., ici, la contribution de Jean-Pierre Dozon.

civiles nettement séparées des appareils d'Etat, les Africains seraient condamnés à vivre au sein de structures politiques reposant sur des formes de prélèvement et de redistribution des richesses de type clientéliste. En suivant cette ligne d'argumentation, la rente pétrolière ou minière — en particulier le commerce des diamants, source des fameuses « gemmocraties », ou bien encore la rente résultant de la captation de l'aide internationale — ne circulerait qu'à l'intérieur de réseaux parentaux, tribaux ou ethniques, lesquels seraient le véritable moteur des conflits ethniques affectant la région.

La prolifération de la vulgate ethniciste n'a pas peu fait, on le sait, pour accrédiiter l'idée d'une Afrique « tribale » à l'instar de l'Inde vue comme le continent des castes ou du monde arabo-musulman vu comme terre d'accueil du fondamentalisme. Cette vision intéressée de l'Afrique, outre qu'elle fait bon marché de la diversité des conflits et des guerres civiles regroupées sous le label « conflit ethnique » — la Somalie mono-ethnique est-elle le théâtre d'une guerre tribale ? Les Tutsi et les Hutu du Rwanda et du Burundi parlant la même langue sont-ils des ethnies distinctes ? —, a l'inconvénient de faire l'impasse sur la nature foncièrement ethnique de l'Etat européen (cf. la « *limpieza de sangre* » de l'Inquisition) au point que l'on est en droit de se demander si les caractéristiques tribales imputées à l'Afrique ne sont pas de véritables projections de l'Europe sur les sociétés exotiques, projections destinées à conforter, par purification ou élimination, sa propre identité.

Cette projection de l'Europe, réalisée au moment de la colonisation, n'aura d'ailleurs pas été sans effet puisqu'elle a contribué à façonner les ethnies de ce continent, à les durcir, de sorte que lorsque le colonisateur européen s'est retiré, ces nouvelles formes tribales se sont lancées à l'assaut des appareils d'Etat africains. Ce tribalisme colonial — en tant que mode de gestion politique des territoires soumis à l'influence européenne — a donc constitué une véritable bombe à retardement, bombe à retardement dont les effets se font encore sentir au Liberia, en Sierra Leone, au Soudan, en Ethiopie et en Erythrée, au Rwanda et dans les deux Congos.

A cette question du tribalisme supposé des sociétés africaines est intimement liée celle du génocide. La thématique du génocide ne peut elle-même être dissociée de la comparaison établie entre les massacres de population survenus depuis 1994 au Rwanda et en République démocratique du Congo d'une part, et le génocide nazi d'autre part. L'Afrique, ainsi que le soutient Hannah Arendt, a-t-elle

servi de banc d'essai aux généticiens nazis, à l'instar d'E. Fischer qui se serait fait la main dans la colonie allemande du Sud-Ouest africain (Namibie) dans les premières années du xx^e siècle ? Le génocide rwandais est-il un « nazisme tropical » ou au contraire, en raison des massacres perpétrés par la population elle-même, est-il totalement différent de l'extermination des juifs au cours de la Seconde Guerre mondiale ? Tel est le débat qui agite les africanistes et qui masque la question de fond relative à la représentation que l'Occident a de l'Afrique : celle d'un continent de l'horreur absolue, théâtre d'une sauvagerie originaire, laquelle n'aurait été interrompue que par la colonisation européenne et qui repartirait de plus belle une fois les indépendances obtenues.

Notons, en outre, que cette question du génocide est essentielle à l'expression de la doctrine humanitaire, autrement dit au droit d'ingérence, thématiques des ONG qui servent de nos jours à identifier l'autre, c'est-à-dire à l'exclure — l'humanitaire est toujours destiné aux autres — au risque de se trouver embarrassées lorsque l'horreur génocidaire fait retour chez les Blancs européens (ex-Yougoslavie) et que ce retour du refoulé est lui-même réapproprié par les génocidaires africains qui se servent des labels européens (Bosnie, Kosovo, etc.) pour mener leurs combats fratricides.

Enfin, *last but not least*, on ne peut passer sous silence tout ce qui a trait au génocide envisagé comme label ou comme signifiant flottant et donc planétaire, question qui a émergé ou plutôt réémergé lors de la récente conférence organisée par les Nations Unies à Durban, en Afrique du Sud, autour du thème du racisme. A cette occasion les délégations africaines ont réitéré la demande de reconnaissance de la traite atlantique des esclaves en tant que crime contre l'humanité pour obtenir finalement satisfaction.

Cette revendication, qui a été tout d'abord exprimée par le milliardaire et homme politique nigérian Moshood Abiola puis reprise par les Africains-américains, est une nouvelle manière de renvoyer la balle à l'envoyeur en tentant de montrer que le véritable génocide n'est pas celui qu'on croit — celui des juifs — mais bel et bien celui qui concerne la déportation des Africains au Nouveau Monde, génocide qui aurait été d'ailleurs en grande partie l'œuvre de négociants juifs³.

3. Voir à ce sujet *The Nation of Islam. The Secret Relationship between Blacks and Jews*, vol. I, Latimer Associates, 1991.

Le thème du sida et de sa prolifération, omniprésent pour ce qui est de l'Afrique, est une autre façon de faire référence au génocide. Symbole particulièrement fort de la déréliction dans laquelle serait plongé le continent africain, l'épidémie du sida — maladie globale — fait l'objet de représentations croisées de la part des Européens et des Africains. Alors que pour les Européens le sida, ou tout du moins certaines formes de cette maladie, serait originaire d'Afrique et résulterait de la transmission du singe à l'homme, les représentations des Africains sont exactement symétriques et inverses. Pour eux le sida serait une maladie que les Blancs auraient contractée par le biais de pratiques zoophiles et qu'ils auraient transmise ensuite aux Africains⁴. Quelle que soit la véracité de ces représentations, dont il n'est d'ailleurs pas exclu qu'elles s'appuient sur des pratiques effectives observées par certains Africains au cours de la période coloniale ou postérieurement à celle-ci, il reste que l'on ne peut pas ne pas les rapprocher des propos tenus récemment par le président sud-africain M'Beki⁵. Ce dernier, en niant la responsabilité du rétrovirus VIH en tant qu'agent transmetteur du sida, et en imputant cette maladie au sous-développement, à la pauvreté, et donc, en dernière analyse, au colonialisme européen, a encore une fois renvoyé la balle à l'envoyeur et fait de cette interprétation un label identitaire majeur de l'Afrique en cette phase de mondialisation.

LES HÉROS SONT FATIGUÉS

Face à cette représentation de l'Afrique comme continent dégénéré, comme havre de la descendance maudite des fils de Cham et dont le sang serait pollué, se dresse une image totalement opposée, celle qui présente cette région du monde comme une source de jouvence et de régénération pour l'humanité tout entière. Notons que ces deux représentations ne sont pas contradictoires et qu'elles traduisent bien le statut profondément ambivalent et la « délicieuse frayeur » qui nous saisit lorsque nous pensons à elle. L'Afrique est

4. A. Le Palec, « Bamako, taire le SIDA », *Psychopathologie africaine*, XXVI (2), 1994, pp. 211-234.

5. Voir, ici même, la contribution de Didier Fassin.

donc très présente à l'esprit de chaque Occidental, particulièrement de chaque Français dont l'histoire collective, voire individuelle, est souvent liée de façon quasi charnelle au continent africain. Quel est celui de nos compatriotes qui n'a pas un aïeul ou un proche ayant vécu ou vivant actuellement en Afrique ?

Cette fascination répulsive pour l'Afrique, cette façon libidinale et virale que nous avons de penser à elle n'est bien sûr que l'envers d'une représentation de l'Europe, de l'Occident en général, vu comme continent aseptisé, anémié, sans corps. Au fond, et ceci est une vision dont l'origine est à rechercher dans la pensée des administrateurs coloniaux — Faïdherbe notamment —, l'Europe souffrirait d'une hypertrophie des fonctions intellectuelles et d'un sous-développement des fonctions physiologiques : la perte du corps aurait été le prix à payer pour obtenir la suprématie de la froide raison.

De ce type de représentations découle toute une philosophie, philosophie qui imprègne les domaines économique, politique, social, culturel et religieux.

Dans le champ de l'économie tout d'abord, à la stricte rationalité économique et à l'utilitarisme du marché s'opposerait l'ingéniosité du secteur informel africain, toute une économie de la débrouillardise et du recyclage — on retrouvera ce thème à propos de l'art — capable de fournir un contre-exemple de valeur à notre économie ossifiée. Notons que ce courant de pensée s'inscrit à l'intérieur d'une réflexion anti-utilitariste dans les sciences sociales, réflexion qui met au premier plan les principes de réciprocité du type don/contre-don à l'œuvre dans nos « systèmes d'échange locaux » par exemple et qui, plus généralement, valorise les petites entreprises créatrices d'emploi aux dépens des multinationales déterritorialisées. Là encore les Africains, faisant de nécessité vertu, montreraient, en « bons sauvages » de l'économie, l'exemple à leurs confrères dénaturés du Nord. Là encore la vigueur de la société civile africaine aurait à en remonter à l'économie bureaucratifiée et déshumanisée d'Occident⁶.

6. Face à ce romantisme « maussien » (du MAUSS, acronyme du mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales) se situe l'étude circonstanciée de Yves-A. Fauré et Pascal Labazée sur les conditions pratiques de déploiement de la petite entreprise africaine, étude présentée ici même.

Toutes choses égales, on retrouve dans le domaine politique avec la « palabre » les qualités humaines prêtées au secteur informel africain. A l'instar de l'économie, le champ des relations politiques de l'Occident et du Japon, soumis au règne du contrat et enserré dans le corset de l'« espace public », pourrait trouver un regain de vigueur dans les techniques de délibération des assemblées villageoises africaines, lesquelles ne parviennent à une prise de décision qu'après avoir enregistré les opinions de tous leurs membres et valorisent donc le consensus au détriment de l'opposition tranchée entre les « perdants » et les « gagnants ». Modèle d'équilibre de petites communautés respectant le statut de leurs membres, le règne du consensus ou de la palabre fournirait ainsi un utile complément aux procédures bureaucratisées et contractuelles régissant le comportement des décideurs des pays développés.

On peut glisser insensiblement du domaine économique et politique au domaine social en soulignant que, en toile de fond de ces représentations, est à l'œuvre un principe de solidarité imputée à l'Afrique et aux Africains, principe qui n'est qu'une nouvelle mouture de la vieille opposition constitutive de la délimitation entre sociologie et anthropologie — communauté/société, holisme/individualisme —, et donc entre les Nous et les Autres, et qui sert par exemple de schème narratif au film *Little Senegal*, film dans lequel la « chaleur » des relations entre Africains s'oppose à la « froideur » des rapports entre Africains-américains occidentalisés.

Si l'économie et la politique africaines sont collectives et solidaires à l'instar de la conscience chez Durkheim, c'est parce que la psyché des Africains est toujours dominée, dans la représentation que s'en font les Occidentaux, par la magie et le sacré. A cet égard, si Balzac, dans *Louis Lambert*, se peignait, en faisant référence à l'Afrique, sous les traits d'un écrivain-sorcier⁷, c'est peut-être parce que le sacré avait déjà déserté à son époque la religion chrétienne, de sorte que Pierre Gaudibert, l'ancien directeur du Musée de sculpture et de peinture de Grenoble, ne faisait, un siècle plus tard, que ratifier le constat de cet abandon lorsqu'il déclarait : « Nous n'avons plus de sacré depuis que nous avons mis le Christ au musée⁸. »

7. Voir la citation en exergue.

8. Cité par Hassan Musa, in « Partage d'exotismes », *Catalogue de la 5^e Biennale d'Art contemporain de Lyon*, 2000, pp. 15-16. Voir son article ici même.

De Picasso à Jean-Hubert Martin — le commissaire des « Magiciens de la Terre » et de « Partage d'exotismes » — en passant par Bataille et Artaud, c'est bien cette thématique de la désertion du sacré, du corps et du sang que l'on peut voir à l'œuvre dans l'art et la littérature de la première moitié du xx^e siècle, thématique qu'on peut subsumer sous la notion de primitivisme et qui continue de jouer un rôle essentiel dans le processus de régénération de l'activité intellectuelle française.

Si la formule de l'écrivain métis franco-congolais Henri Lopès, selon lequel la littérature francophone mêlerait « la langue de la Sévigné, avec des couilles de nègre », sert d'étendard à la collection « Continents noirs » dirigée par Jean-Noël Schifano chez Gallimard, c'est bien parce que l'on a dans l'idée que la littérature française s'étiole, se dessèche, est trop cérébrale et n'est donc plus capable de produire les Malraux, les Camus et les Sartre d'autrefois. Michel Le Bris, grand promoteur de la littérature de voyage des années 1920 et 1930 et organisateur du Festival « Etonnants Voyageurs » à Bamako, au Mali, ne dressait-il pas le même constat en déclarant l'année passée que « la littérature française se régénérera par les périphéries et par les marges⁹ ». L'Afrique serait donc là pour fournir à nos chevaliers fatigués des Arts et des Lettres, le sang neuf nécessaire ainsi qu'en témoigne l'épisode peu glorieux lors duquel nos vénérables académiciens, voici quelques années, bredouillaient, tout émoussillés, des justifications à l'appui de l'attribution contestée d'un prix de leur institution à l'auteure africaine Calixthe Beyala. N'est-ce pas encore cette même veine, dans les deux sens du terme, que l'on retrouve dans le récent roman de Stéphane Zagdanski, *Noire est la Beauté*¹⁰, roman qui, propose une « exploration de l'univers sexuel et pictural du continent ici doublement noir de la femme » et se complaît ainsi dans les charmes spécifiques de la sexualité féminine africaine avec des accents que n'auraient pas reniés les administrateurs coloniaux d'antan.

Mais que l'on se rassure, le virus africain n'est pas le propre du machisme occidental et nos artistes femmes ne sont pas en reste pour nous embarquer dans quelques plongées vers l'africanité profonde.

Ainsi Mathilde Monnier, la directrice du Centre chorégraphique

9. *Le Monde*, 23 février 2001.

10. Paris, Pauvert, 2001.

de Montpellier, part en Afrique en 1992, où elle a passé son enfance, pour recharger ses batteries. « J'ai réalisé, nous dit-elle, que je fonçais droit dans le mur, avec des pièces qui accumulaient les belles formes. Je ne savais pas où j'allais, je me contentais de répéter ce que j'avais appris. C'est grâce aux danseurs africains que j'ai enfin accédé à la nécessité intérieure de ma danse, ma vérité profonde¹¹. »

Ainsi Claire Denis, cinéaste renommée (*Chocolat*, *Bon Travail*), dans son dernier film *Trouble Every Day* placé sous le signe du cannibalisme, et qui, elle aussi, a passé son enfance en Afrique, fait-elle référence à la désertion pulsionnelle qui affecterait le mâle européen par opposition à la force primale de son homologue noir¹². Face à une Europe émasculée et désodorisée se dresserait une Afrique délicieusement nauséabonde et peuplée d'hommes léopards dévoreurs de corps et d'âmes, lesquels ne sont pas sans évoquer *Les Hommes-Tigres* que Jean Giraudoux, à partir de récits d'administrateurs coloniaux, présentait déjà en 1926.

Cette vision d'une Afrique jurassique¹³, « félinienne » (au sens de *La Féline* de Jacques Tourneur), celle de l'animal tapi en nous, du feulement des fauves lançant l'appel de la jungle, est certes le point ultime des fantasmes positifs projetés sur ce continent, mais elle témoigne également de la profonde ambivalence qui, de façon générale, préside aux investissements psychologiques et économiques affectant cette entité géographique.

Si l'art *gore-trash-crash* à connotation africaine ne concerne qu'une petite élite euro-américaine, celle qui va contempler à la FIAC les « Self-Hybridations » africaines d'Orlan, mixages numérisés de photos d'Africaines et d'autoportraits de l'artiste, œuvres qui prennent le relais de ses performances chirurgicales, le concept-Afrique, au sens du marketing, touche, quant à lui, une clientèle beaucoup plus large, celle qui hante les boutiques ethniques parisiennes ou les expositions africaines des Galeries Lafayette.

En ce sens, la mondialisation de l'Afrique, c'est moins la fascination pour l'art tribal, fascination qui s'exprime à travers la vogue des Arts premiers et la construction du musée du Quai Branly

11. *Télérama*, n° 2685, 27 juin 2001.

12. *Libération*, 11 juillet 2001.

13. Sur ce point, cf. N.-M. Granel, « Monkey Business in the Congo », in Mai Palmberg (ed.), *Encounter Images in the Meetings between Africa and Europe*, Upsaala, Nordiska Afrikainstitutet, 2001, pp. 206-220.

que le recyclage du kitsch africain tel qu'il se manifeste notamment par le biais de la promotion de photographes maliens comme Seydou Keita ou Malick Sidibé, lesquels ont été tirés de l'oubli par la magie de curateurs-experts, que le lancement des collections de mode « ethno-chic » remixant des items décalés de notre imaginaire de l'Afrique¹⁴ ou bien encore la transsubstantiation en artistes de prophètes et dessinateurs naïfs comme Frédéric Bruly-Bouabré dont les œuvres figurent en bonne place dans la galerie de la collectionneuse et confectionneuse Agnès B.

La production de la primitivité africaine ne se réduit plus, en effet, à la découverte d'artefacts africains anciens : elle concerne de plus en plus la réminiscence de procédés techniques ou d'objets européens désuets dont la régénération est assurée par le passage au prisme de la fraîcheur africaine (bouilloires en plastique « africaines » fabriquées en Chine, modèles réduits de voitures confectionnés à l'aide de vieilles boîtes de conserve, etc.). De sorte que la primitivité africaine, dans cette phase de globalisation, ce n'est plus le rejet de l'Afrique dans un passé immémorial, celui de la sauvagerie préhistorique, mais bel et bien le rejet des Africains dans le passé de l'Occident comme si leurs œuvres devaient témoigner à notre place d'un monde que nous avons perdu. Dans cette mesure, les Africains seraient nos ancêtres immédiats, des sortes d'Uncle Ben's bienveillants qui garderaient la maison en l'absence de ses membres occupés à des tâches plus en accord avec notre époque high-tech.

LE DÉCALAGE AFRICAIN

Si l'Occident fabrique de la primitivité en recyclant le kitsch africain, il reste à se demander comment les Africains produisent leur propre modernité ou postmodernité, que ce soit dans le domaine économique, politique ou culturel. Même si quelques voix discordantes s'élèvent ça et là et s'efforcent de réfléchir au-delà du prêt à penser intellectuel, il ne faut pas s'étonner que la vulgate africaine, confortée en cela par le post-colonialisme, ne parvienne

14. « L'ethno chic d'Yves Saint-Laurent par Tom Ford », *Le Monde*, 12 octobre 2001.

pas à s'arracher au cercle de la victimisation¹⁵. Se logeant dans le discours anti-impérialiste des années 1960 et 1970, celui des guerres d'Algérie et du Viêt-nam, la posture africaine dominante au regard du domaine économique et politique continue de fustiger le colonialisme et le néo-colonialisme, lesquels seraient fondamentalement responsables du sous-développement africain. Certes, il n'est pas question de minimiser l'impact de la colonisation européenne sur le façonnement des structures économiques et politiques des Etats africains contemporains, mais le sempiternel recours aux affres de la traite négrière et du colonialisme n'est-il pas une façon commode pour les dirigeants africains de se dédouaner aux yeux de leurs opinions publiques. S'il n'est pas non plus question de mettre en avant une quelconque spécificité culturelle pour rendre compte d'un retard ou d'une marginalisation de l'Afrique au sein de l'œcumène global, laquelle serait une nouvelle manière de reformuler la vieille antienne des « obstacles au développement », on se doit de souligner que ce n'est pas la reconnaissance de la traite négrière comme crime contre l'humanité, reconnaissance assortie ou non de réparations offertes par les puissances européennes, qui changera quoi que ce soit au sort de millions d'Africains. En continuant à stigmatiser le colonialisme et le néo-colonialisme, les porte-parole autoproclamés de l'Afrique, qu'ils soient noirs ou blancs, rendent en réalité un bien mauvais service aux Africains. Ils les maintiennent en effet dans une dépendance intellectuelle, celle qui refuse de rompre les amarres entre l'Afrique et l'Occident et qui ne saurait concevoir ce continent comme pouvant évoluer indépendamment de son environnement extérieur. Adopter une attitude adulte pour les politiques africains consisterait à accorder, comme beaucoup le savent, la priorité aux questions intérieures sur les relations extérieures. C'est avant tout sur la scène politique intérieure de chaque Etat africain que peut se décider le sort de la démocratie et que peuvent se mettre en place les conditions d'un développement économique soutenable. Paradoxalement les conditions mêmes de la mondialisation économique nécessitent la définition de choix internes

15. Sur la victimisation dans laquelle se complaît nombre d'intellectuels africains, voir Achille Mbembé, « A propos des écritures africaines de soi », *Politique Africaine*, n° 77, septembre 2000, pp. 16-43.

qui seuls peuvent permettre une insertion optimale par rapport à la nouvelle division internationale du travail. Ce sont, en effet, les pays africains les plus engagés dans l'économie mondiale qui se plaignent le moins du passé et qui jouissent donc le moins des bénéfices secondaires du trauma colonial.

Il n'en va pas différemment dans le domaine artistique où les Africains en sont encore à pratiquer une esthétique bien pensante datant des années 1970 et 1980. Celle-ci, à base d'évocations de génocides, de sida, de famines, de luttes de libération nationale ou contre les dictatures, de pillage de l'Afrique ou de répression de l'émigration et, même si elle emploie, au grand dam des thuriféraires occidentaux de l'art traditionnel, des supports modernes (vidéos, installations), signe l'attachement des artistes africains au syndrome de la victimisation et témoigne de leur incapacité à assumer une esthétique macabre, laquelle redoublerait la sauvagerie réelle ou supposée du continent. Alors que le véritable art contemporain pourrait consister par exemple — et si l'on veut absolument continuer de faire référence à l'Afrique — à montrer des photos de corps scarifiés et mutilés de Sierra Leone, photos qui témoigneraient de la prise en charge symbolique de la violence actuelle, les œuvres des artistes africains contemporains continuent d'agiter un certain nombre de thèmes « politiquement corrects » sur le mode du ressentiment et manifestent par là même qu'ils ne sont pas sortis d'une esthétique de la domination. Incapables de prendre en charge la sauvagerie de l'art contemporain, c'est-à-dire de la greffer, de la socler ou de l'embrocher, ce qui constituerait la véritable marque de l'africanité dans cette période de modernité tardive, les artistes africains continuent de recycler une image que l'Occident se faisait de l'Afrique à la belle époque des guerres de libération nationale. Mais peut-être est-ce aussi pour répondre aux attentes supposées de leurs commanditaires, c'est-à-dire en jouant consciemment ou non sur la culpabilité de leur public, que ces artistes privilégient ces thèmes, montrant là encore qu'ils n'ont pas acquis leur autonomie et qu'ils continuent d'être pris dans le miroir que leur tend l'Occident. En ce sens l'art africain aussi moderne soit-il ne serait, à l'instar de ce qu'il a toujours été, qu'une annexe ou une dépendance tropicale de l'art occidental. Cette dépendance ne peut cesser que si l'art africain cesse d'être exposé en tant que tel et que si les artistes originaires d'Afrique exposent en tant qu'artistes se fondant dans l'art global et non en tant qu'Africains. Il faut reconnaître que pour le moment peu

d'artistes africains répondent à ce critère. Seul, peut-être, Ousmane Sow en « cliquant » ou en embrochant son œuvre sur les Nuba de Leni Riefensthal parvient à tirer son épingle du jeu de miroirs de l'imputation africaniste, rejoint en cela par le photographe américain Robert Mapplethorpe dont la plastique « gréco-nègre » parfaitement scandaleuse illustre de façon frappante la circulation générale des signifiants à l'intérieur de la constellation herméneutique de l'art « africain ». L'Occident en africanisant ses propres pulsions a tendu un miroir à l'Afrique, miroir dans lequel les Africains sont aujourd'hui contraints de s'inscrire. En ce sens, l'Afrique représente bien l'autodéveloppement de l'Europe, un pur fantasme de primitivité archaïque qui fournit l'étendard de notre postmodernité globalisée¹⁶. Paradoxalement, pourrait-on dire, l'Afrique est en retard sur le propre retard qu'a son image dans la conscience occidentale. Mais ce n'est pas en se réfugiant dans la culpabilité tiers-mondiste de l'Occident qu'elle pourra combler ce retard. C'est au contraire en enfourchant consciemment le fantasme de primitivité de l'Europe à son égard, en le « customisant », c'est-à-dire en le retournant à son profit par une sorte de processus d'abréaction, qu'elle pourra accéder à une conscience adulte.

L'AFRIQUE HORS DE L'AFRIQUE

Et si cette sauvagerie imputée par l'Occident et non assumée par les Africains était ce qui détermine le concept-Afrique dans toute son ampleur ? En d'autres termes n'est-ce pas le retour de l'instinct qui, paradoxalement, fournirait le leitmotiv de notre modernité globalisée, modernité globalisée au sein de laquelle l'Afrique ne serait qu'un des éléments mobilisables en cas de besoin. Toute une constellation instinctuelle émerge en effet sur la scène artistico-intellectuelle et politique actuelle dans laquelle la référence à l'Afrique est mineure, voire inexistante. Aucun lien ne semble faire sens entre la saga érotique-militante de Catherine Millet, par ailleurs grande figure artistique parisienne, le porno-trash de Virginie Despentes, la zoophilie et le goût du sang du dramaturge et plasticien

16. « Le Nègre, c'est la peur que le Blanc a de lui-même », nous disait Octave Mannoni dans *Prospéro et Caliban. Psychologie de la colonisation*, Paris, Editions universitaires, 1984 (1950), p. 191.

Jan Fabre, l'eugénisme du parc humain de Peter Sloterdijk et l'éthologie romanesque de Michel Houellebecq, si ce n'est précisément ce come-back, un peu sulfureux, des pulsions sauvages sur le devant de la scène artistique et intellectuelle. Et l'Afrique dans tout cela, dira-t-on, où est-elle ? Jamais très loin en vérité. Écoutons Michel Houellebecq s'exprimer par la bouche de Bruno, l'un des personnages des *Particules élémentaires*, roman qui l'a lancé sur le marché littéraire : « Nous envions et nous admirons les nègres parce que nous souhaitons à leur exemple redevenir des animaux, des animaux dotés d'une grosse bite et d'un tout petit cerveau reptilien, annexe de leur bite¹⁷. » Si ces propos relèvent de la fiction et si Michel Houellebecq est plus proche de la parodie et du pastiche de Joséphine Baker que de véritables provocateurs comme Baudelaire ou Zola¹⁸, il n'en reste pas moins que son discours s'inscrit dans tout un climat qui déborde largement le microcosme médiatique. Comment ne pas voir un écho de ces propos dans ceux tenus par l'ancien ministre de l'Intérieur Jean-Pierre Chevènement, propos qui, faisant des Blacks et des Beurs des banlieues difficiles, des « sauvageons », signent l'appartenance de cette idéologie soi-disant républicaine à l'eugénisme du philosophe Peter Sloterdijk¹⁹. Comment ne pas voir dans cette nouvelle vision ethnique des « classes dangereuses », vision assortie de toutes les formes de surveillance et de pistage en continu (vidéo, brigades anticriminalité) dont dispose l'Etat, la forme ultime de la mondialisation de l'Afrique. Comment ne pas voir dans le couvre-feu pour les mineurs, instauré par certains maires de localités jugées sensibles, le sommet d'un appareil répressif destiné à dompter une libido reptilienne venue du fond des âges. Mais n'est-ce pas, d'abord et avant tout, dans le cadre de cette Afrique hexagonale et menaçante pour la République que se façonne en définitive notre représentation des Africains ?

Jean-Loup AMSELLE

17. M. Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, J'ai lu, 2001, p. 195.

18. *Libération*, 7 septembre 2001.

19. P. Sloterdijk, *Règles pour le parc humain*, Paris, Mille et une Nuits, 2000.